

RABBIN PAULINE BEBE  
à la lumière de ton visage

*ACTES SUD*



*À la mémoire d'Eliane Nathan-Bebe  
et de Maurice Bebe,  
À Antoine Bebe,  
Au rabbin Tom Cohen,  
À Tali, Shana, Elon et Galit Cohen  
Et à tous ceux qui ont inspiré l'écriture  
de ce livre.*



## 6, RUE BEN YEHOUDA

Je suis dans le bus Tel-Aviv-Jérusalem, balancée au rythme des amortisseurs. Quelque chose des bus israéliens fait que nous nous sentons plus sur des chameaux que dans un bus qui monte et qui descend comme s'il acquiesçait à la route. Parfois du côté du désert se trouvent ces panneaux "Attention passage de chameaux!" Peut-être que les chameaux imitent les bus ou vice versa comme les couples qui longtemps ensemble finissent par se ressembler? La radio est toujours allumée, il faut entendre les informations... on ne sait jamais. Mais là entre deux flashes, une musique aux accents arabes avec des mots d'hébreu s'accorde parfaitement avec la danse du ventre du bus... Un téléphone sonne : "Je t'ai envoyé un fax, tu l'as reçu?", questionne la voix tonitruante qui nous invite tous à participer à la conversation. Les doud-shemeshs défilent, ces ballons d'eau perchés sur les toits des maisons, avec leur panneau de verre qui miroite faisant mille et un clins d'œil au soleil pour chauffer l'eau. À Tel-Aviv,

les quartiers se côtoient ; ceux qui font penser à des villes du tiers-monde et ceux du high-tech, les bidonvilles et les gratte-ciels, ceux qui vibrent d'une touche yéménite et ceux du style Bauhaus, un peu comme une discussion talmudique qui mêle les idées modernes aux textes anciens, sans faire de bruit ; personne ne sourcille face à ces anachronismes. Un autre portable sonne, une autre conversation, cette fois un homme plus âgé parlant avec un hébreu du shabbath, ciselé et poétique, confirme un rendez-vous qui l'attend à sa destination. Les bus ont le wi-fi. Une fois la ville derrière nous, les fils électriques sont suspendus à travers la campagne comme sur des portemanteaux géants, un champ de portemanteaux sans habit, juste des fils et des palmiers qui bordent l'autoroute. Il me semble que le conducteur se croit dans un jeu vidéo, il oscille à droite à gauche, sans utiliser son clignotant ; il a sans doute appris à conduire avec un char d'assaut : on n'indique pas à l'ennemi la direction que l'on va prendre, on le surprend... Les autres conducteurs sont les nouveaux ennemis. Peut-être que c'est ainsi que l'on devient religieux en Israël : en priant dans un bus pour arriver sain et sauf ! Je suis naïvement rassurée par le panneau électrique qui

indique ligne 405 vers Jérusalem, *nessiya tova*, bon voyage. Mais dans le rétroviseur apparaît le visage du conducteur qui porte des lunettes de soleil à la monture orange, est-ce parce que Pourim approche et que pendant le mois d'Adar, *mar-bim besimha*, on multiplie la joie? Peu importe. À Tel-Aviv, on s'habille comme on veut. Nous traversons la shefela, partie plate du pays, et bientôt nous commencerons l'ascension des collines qui entourent la ville d'or selon la chanson de Naomi Shemer, *Yeroushalayaim shel Zahav*\*. Cinquante-huit kilomètres séparent les deux villes de ce pays de vingt mille kilomètres carrés, un peu plus petit que la Lorraine, ce pays, grand comme un mouchoir de poche, tant disputé. Le long de la route gisent ces cadavres de tanks datant de la guerre de l'Indépendance de 1948. Ce petit pays qui s'est tant battu pour exister. Connaîtra-t-il un jour la paix avec ses voisins? "Ishmaël, mon frère, combien de temps allons-nous nous battre... épaule contre épaule allons abreuver nos brebis", plaide le poète Shin Shalom (1952). Trop de larmes ont déjà coulé, trop de sang. Mes pensées s'interrompent, le bus-chameau vrombit en passant

\* *Jérusalem d'or.*

à une vitesse de montée qui n'impressionne toujours pas le chauffeur. Pourquoi ralentir dans les tournants et les montées? Chaque fois qu'il monte à Jérusalem, il en refait la conquête. Bientôt le bus s'immobilise, ouvre son ventre et laisse s'écouler son contenu de passagers qui partent dans toutes les directions de cette impressionnante station centrale d'autobus, véritable fourmilière bigarrée. L'odeur des gâteaux au pavot, au fromage sucré et au chocolat m'enivre. Je quitte cette foule multicolore et joyeuse pour traverser des quartiers sans couleur, ou bien si bicolores, si le noir et le blanc sont des couleurs comme le disait Henri Matisse. Étrange de se trouver dans un décor noir et blanc, comme si on retrouvait les premiers films, les écrans de télévision de notre enfance. "Dieu n'a-t-il pas créé toutes les couleurs du monde?", s'exclame Hanna, l'aquareliste en colère contre cette imposition de noir et de blanc. Le fondamentalisme estompe les couleurs, il tue la variété. Mais à Jérusalem, il en reste encore quelques éclats. Lorsque l'on remonte la rue Ben Yehouda dans le centre piétonnier depuis la rue Yafo, sur la droite, une petite boutique, qui ne paye pas de mine, apparaît au numéro 6, chez Ann. La vitrine est tellement remplie de kippoth



de toutes les couleurs, qu'il est impossible de glisser un regard à l'intérieur. Il faut pousser la porte. On est récompensé d'avoir vaincu sa propre timidité. Un sourire chaleureux nous accueille. Les milliers de petites coupoles brodées vouées à se promener perchées bien haut sur des têtes, pour manifester la présence divine au-dessus d'elles, sont rangées derrière le comptoir, empilées par thème, couleur, inscriptions – des personnages de dessins animés, jusqu'aux équipes de basket, des animaux, jusqu'aux arbres, des comiques aux plus sérieuses, des boukkariennes qui prennent tout le crâne, aux yéménites au fil d'or qui brillent de tous leurs atours. Le marchand, qui parle de nombreuses langues, a une patience d'ange, des doigts de fée, un cœur d'or. Ann, c'est sa grand-mère, venue d'Ukraine en 1937, qui a appris à ses enfants et petits-enfants, filles comme garçons, l'art de la broderie. "On prenait l'or là où on le trouvait, on l'amenait pour le faire fondre et on en faisait des fils. Moi, proclame-t-il avec un sourire au coin des lèvres, mes enfants, je ne leur ai pas mis une tétine dans la bouche mais une aiguille entre les mains!" Puis il tire un classeur défraîchi contenant les photos jaunies de la famille. Il avait failli être expulsé, il avait consulté un avocat, un

laïc, me dit-il, qui mangeait impunément au restaurant des sandwiches avec fromage et viande mélangés et qui lui avait dit : “Je ne peux rien faire pour toi ; tu es religieux, il ne te reste plus qu’à réciter des Psaumes.” Heurté par ce conseil qui venait de la bouche d’un areligieux, la veille de la décision du juge au tribunal, il se rendit au Kotel, le pan du mur du Temple, pierres plusieurs fois millénaires. Il y récita des Psaumes toute la nuit. Au petit matin, recherchant une dernière fois un acte prouvant son droit sur la boutique de ses ancêtres, il dénicha, enfoui dans une pile pourtant maintes fois parcourue, le papier miraculeux : un acte de location prouvant que sa grand-mère, de mémoire bénie, avait payé des droits sur le magasin. Il courut l’apporter à l’avocat qui, après un simple coup d’œil, déclara triomphant : “Nous avons gagné!” “Vous vous rendez compte me dit le marchand, cet homme-là qui me dit d’aller lire des Psaumes!” Je lui répondis : “Oui, mais il a eu raison... et parfois le chemin vers la solution vient d’un endroit où on ne l’attend pas.” “Tu as raison”, me dit-il. Dans ce “tu as raison”, s’exprimait tout le respect d’un homme religieux pour une parole qui venait d’une femme. “Tu sais, poursuivit-il, les femmes se sont arrêtées de

prier pendant des siècles avec taleth et tefilin : la Shekhina, la Présence divine, cela Lui a manqué, il faut qu'elles reprennent la prière." Il me laissa essayer un shofar et continua de broder en chantant la chanson sur le Kotel de Yosi Gamzou "il y a des êtres humains qui ont un cœur de pierre, et des pierres qui ont un cœur d'humain" ...